





























Cette opération prouva que la rive était inabordable : les plus petits canots ne pouvaient approcher qu'à environ cent toises, et le fond qui restait à parcourir était de vase molle. Il jugea donc à propos d'attendre le jour et de rester à l'ancre ; mais la marée perdant beaucoup plus qu'on ne l'avait présumé, les chaloupes restèrent à sec à trois heures du matin.

Irritées par cet obstacle, bien loin d'en être découragées, toutes les troupes débarquèrent ; et après avoir fait un quart de lieue dans la boue jusqu'à mi-jambe, elles arrivèrent enfin sur un pré, où elles se rangèrent en bataille : de là elles marchèrent vers un bois, où l'on comptait trouver un sentier sec qui conduirait au fort. On n'en découvrit aucun, et toute la journée fut employée à la recherche de chemins qui n'existaient point.

La Pérouse ordonna au capitaine du génie Monneron d'en tracer un à la boussole au milieu du bois. Ce travail extrêmement pénible exécuté servit à faire connaître qu'il y avait deux lieues de marais à traverser, pendant lesquelles on enfoncerait souvent dans la vase jusqu'aux genoux. Un coup de vent qui survint dans la nuit, força La Pérouse inquiet à rejoindre ses bâtimens. Il se rendit sur le rivage ; mais la tempête continuant, il ne put s'embarquer. Il profita d'un intervalle, et parvint le lendemain à son bord, une heure avant





















































































































































































































































auprès de cette maison, un trou en terre où l'on cuisait des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux îles de la Société.

De retour à la tente, je donnai à trois habitans les trois espèces d'animaux que nous leur destinions; je fis choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier.

Ces insulaires sont hospitaliers; ils nous ont présenté plusieurs fois des patates et des cannes à sucre; mais ils n'ont jamais manqué l'occasion de nous voler lorsqu'ils ont pu le faire impunément. A peine la dixième partie de l'île est-elle cultivée; les terrains défrichés ont la forme d'un carré long très régulier, sans aucune espèce de clôture; le reste de l'île, jusqu'au sommet des montagnes, est couvert d'une herbe verte fort grossière. Nous étions dans la saison humide; nous trouvâmes la terre humectée à un pied de profondeur; quelques trous dans les collines contenaient un peu d'eau douce; mais nous ne rencontrâmes nulle part une eau courante: le terrain paraît d'une bonne qualité; il serait d'une végétation encore plus forte, s'il était arrosé. Nous n'avons connu à ces peuples aucun instrument dont ils puissent se servir pour cultiver leurs champs; il est vraisemblable qu'après les avoir nettoyés ils y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent ainsi leurs patates et leurs ignames. On rencontre très rarement quel-















































































côte. Nous avons observé à midi 59 degrés 21 minutes de latitude nord; la longitude occidentale par nos horloges marines était 143 degrés 22 minutes. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25; mais, le 26, le temps fut très beau : la côte parut à deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues : la sonde rapportait soixante-quinze brasses, fond de vase; je désirais beaucoup trouver un port : j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré.

J'ai déjà parlé d'un plateau de cent cinquante à deux cents toises d'élévation, servant de base à des montagnes immenses, reculées de quelques lieues dans l'intérieur : bientôt nous aperçûmes dans l'est une pointe basse couverte d'arbres qui paraissait joindre le plateau, et se terminer loin d'une seconde chaîne de montagnes qu'on apercevait plus à l'est. Nous crûmes tous assez unanimement que le plateau était terminé par la pointe basse couverte d'arbres, qu'il était une île séparée des montagnes par un bras de mer, dont la direction devait être est et ouest comme celle de la côte, et que nous trouverions dans le prétendu canal un abri commode pour nos vaisseaux.

Je dirigeai ma route vers cette pointe, sondant à chaque instant : le petit brassiage fut de quarante-cinq brasses fond de vase. A deux heures après midi, je fus obligé de mouiller à cause du

calme : la brise avait été très faible pendant toute cette journée, et avait varié de l'ouest au nord. Nous avons observé à midi 59 degrés 41 minutes de latitude nord, et nos horloges donnaient 143 degrés 3 minutes de longitude occidentale; nous étions à trois lieues dans le sud-ouest de la pointe boisée, que je supposais toujours être une île. J'avais, dès dix heures du matin, détaché le grand canot de ma frégate, commandé par M. Boutin, pour aller reconnaître ce canal ou cette baie. MM. de Monti et de Vaujuas étaient partis de *l'Astrolabe* pour le même objet, et nous attendîmes à l'ancre le retour de ces officiers. La mer était très belle; le courant faisait une demi-lieue par heure au sud-sud-ouest, ce qui acheva de me confirmer dans l'opinion que, si la pointe boisée n'était pas celle d'un canal, elle formait au moins l'embouchure d'une grande rivière.

Le baromètre avait baissé de six lignes dans les vingt-quatre heures; le ciel était très noir; tout annonçait qu'un mauvais temps allait succéder au calme plat qui nous avait forcés de mouiller; enfin à neuf heures du soir nos trois canots furent de retour, et les trois officiers rapportèrent unanimement qu'il n'y avait ni canal ni rivière; que la côte formait seulement un enfoncement assez considérable dans le nord-est, ayant la forme d'un demi-cercle; que la sonde avait rapporté dans cette

















































































































































































































































































































































































































































































































































































































devait nous servir à vérifier la régularité de nos horloges marines, en comparant à la longitude connue de la baie de Langle celle que nos horloges nous donneraient pour ce même point. Le résultat de nos observations fut qu'après vingt-sept jours, le n° 19 nous plaçait de trente-quatre minutes de degré trop dans l'est.

Un banc, dont le fond est très régulier et sur lequel il n'y a aucun danger, se prolonge de dix lieues du nord au sud, devant la baie de Langle, et se porte à environ huit lieues dans l'ouest. Nous le dépassâmes en courant au sud, et je mis en panne à dix heures du soir jusqu'au jour, afin de ne pas laisser la plus petite ouverture sans la reconnaître. Le lendemain nous continuâmes à prolonger la côte, à deux lieues de distance, et nous aperçûmes dans le sud-ouest une petite île plate, qui formait, avec celle de Ségalien, un canal d'environ six lieues. Je l'appelai *île Monneron*, du nom de l'officier du génie employé dans cette expédition.

Nous dirigeâmes notre route entre ces deux îles, et bientôt nous eûmes connaissance d'un pic dont l'élévation était au moins de mille ou douze cents toises. Il paraissait n'être composé que d'un roc vif, et conserver de la neige dans ses fentes; on n'y apercevait ni arbres ni verdure : je l'ai nommé





























































